



## Lumière d'octobre

---

*Antonella Fiori*

Lorsqu'ils s'arrêtent dans ce restaurant en bord de route, ils défontent de fatigue et de faim. Près de leur voiture, une petite fille court pour ne pas rester en arrière. Sa mère lui tient la main. Ses petits pieds volent sur le bitume, descendent et remontent les bordures quand elles traversent les pelouses lépreuses.

On est en octobre, en période de congés scolaires, leur trajet s'est effectué sans le moindre problème, sans qu'il ne se passe rien, pas même un infime incident susceptible de faire naître un frisson d'angoisse. Lorsqu'ils auront fini de manger, ils reprendront la route. Pour l'instant, le bruit de la circulation qui remonte de la voie rapide évoque celui de la marée, recouvrant peu à peu une plage de galets.

Dès qu'ils pénètrent dans le restaurant, le cadre est charmant. Les murs sont couverts de miroirs et de tableaux, les tables décorées de bouquets. À peine installés, un serveur s'occupe d'eux. Leur commande arrive sur la table : un plat du jour et une bière pour lui, une salade composée et un double whisky pour elle. Pendant tout le début du repas, ils restent parfaitement silencieux. Puis, le verre de bière à la main, il lui dit :

– Ce n'est pas mauvais, hein ?

Elle regarde quelque part au-dessus de sa tête. C'est une jeune femme blonde qui donne une impression de fragilité. Le moindre coup de vent risque de l'emporter. Elle ressemble à un lévrier russe : les mêmes jambes fuselées, les mêmes épaules tombantes, le même nez filiforme. Habillée en noir, avec une sorte de veste, on arrive à distinguer un collier de perles qui se détache sur son chemisier sombre. Lorsqu'on la regarde de plus près, on pense à Gena Rowland dans « Une femme sous influence » de John Cassavetes.

– Ça t'évitera d'avoir à cuisiner ce soir ! rajoute-t-il.

Elle effectue un mouvement de recul et lui lance un bref regard glacial, puis elle se met à picorer dans son assiette. Dehors, des nuages se sont peu à peu massés depuis l'heure du déjeuner et la pluie se met à tomber. Elle commence par un petit

crachin qui crépite sur l'avant-toit de la terrasse, qui s'enfle et se transforme en déluge. Le tonnerre gronde, résonne dans un fracas d'arbres fauchés et d'objets métalliques qui dégringolent en s'entrechoquant.

Quand il lui demande si elle veut commander autre chose, elle le regarde droit dans les yeux avec une étrange intensité.

– C'est un jour horrible ! dit-elle.

– Un jour quoi ?

– Un jour horrible !

Il la dévisage comme s'il la voyait pour la première fois. Elle transpire. La sueur délaye son maquillage. Elle perd son aspect poudreux. Son front, ses joues, son nez sont devenus luisants. Il remarque que ses lèvres tremblent, que ses yeux se remplissent à nouveau de larmes.

– Tu es content, j'imagine ?

– Content ?

C'est un homme entre deux âges, à la silhouette imposante, vêtu d'un mélange de jeans et d'habits froissés. Les yeux cernés d'épuisement, la barbe grisonnante sur les joues, il a un tic nerveux à l'œil droit. Il s'affole à l'idée qu'elle va se mettre à pleurer, ici, dans ce restaurant, alors qu'il y a des gens à presque toutes les tables, des hommes et des femmes bien habillés, et même quelques enfants. Il ne veut pas que leur conversation mobilise l'attention de toute la salle. Qu'est-ce que cela veut dire ? Les gens pourraient les montrer du doigt, certains ne se gêneraient pas pour les dénoncer à la police.

Aussitôt, il change de sujet. Veut-elle commander autre chose ? Un dessert par exemple ?

– Veux-tu un dessert ?

– Non merci !

– Tu es sûre ?

– Oui.

Elle se met à sangloter.

– Je ne crois pas un mot de tout ce que tu racontes !

– Ne me regarde pas comme ça ! Arrête de perdre ton temps avec cette

histoire ! Nous avons autre chose à faire !

– J’aimerais en être aussi sûre que toi !

– Qu’est-ce qu’il y a encore ?

– menteur !

Elle éclate de rire. Mais son rire se brise dans un sanglot.

– Tout cela est si triste !

– Essaie un peu de te retenir !

Il la voit inspirer une longue goulée d’air.

– Tu sais ce que je voudrais, là ?

– Non !

– Je voudrais mourir !

Des clients se retournent pour les regarder. Mais qu’ont-ils en commun, hormis une certaine quantité de moelle dans les os ?

– Calme-toi ! Je t’en supplie ! Dans quelques jours, nous serons au Brésil, et après nous irons au Mexique...

– Si je suis encore de ce monde ! répond-elle.

– Tais-toi !

– Trois mois, je me donne trois mois, si passé ce délai rien ne s’est produit...

– Je t’en supplie, on nous regarde !

– Je ne peux plus continuer cette vie !

Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose, se ravise et se tait.

– Tout va bien, tout va bien, ne sois pas si crispée, tu es toute contractée, tendue comme un ressort, arrête de brasser tous ces souvenirs, détends-toi, ce n’est rien, je t’assure que ce n’est rien...

– Tu ne devrais pas parler comme ça !

Elle se lève et attrape son sac.

– Je ne me sens pas bien ! Je vais aux toilettes !

Il finit sa bière, allume une cigarette et l’écrase presque aussitôt dans le cendrier posé sur la table devant lui. Il se lève pour aller payer la note à la caisse. Là, il remarque le quotidien local en vente à côté du comptoir. Il en achète un exemplaire. Un gros titre fait la une du journal. Il y a une photo en noir et blanc. Des pieds chaussés de souliers ballottent dans le vide. On aperçoit des chevilles osseuses sous l’ourlet déchiré d’un vieux jeans crasseux. L’identité de la victime n’a pas été établie.

– C’est moche ! C’est complètement infect ! Je ne peux pas regarder ça ! Il y a de quoi prendre peur ! Non mais, franchement, on n’arrête pas les horreurs ! J’en chie dans mon pyjama ! Je n’ai pas encore tout bien lu, mais ils disent que le type a été empalé sur une grille d’un parc de la capitale ! Empalé ! Comme au Moyen Âge ! Mon Dieu, quelle horreur ! Ça va mal ! Ça va vraiment mal ! Ça coupe la chique à tout le monde ! En plus, ils disent que le type est bourré de coups de couteau dans le dos ! Oui monsieur, des coups de couteau dans le dos ! Personne n’a rien vu ! Ça s’est passé pendant la nuit ! Si ça se trouve, ils ne vont jamais retrouver le coupable ! Oui ! Oui, monsieur ! Disparu ! Sorti de la circulation ! Ni vu, ni connu, parti sans laisser de traces ! Vous voulez mon avis, c’est encore une histoire de secte ou un règlement de compte, vous voyez ! C’est sûrement le diable ! Vous ne me croyez pas ?

– ...

– Tant qu’ils n’auront pas arrêté le meurtrier, mieux vaut ne pas se promener seule dans le quartier, encore moins dans le parc !

– ...

– N’importe qui peut tomber sur cet article et avoir de mauvaises idées, vous comprenez ! Quand même, les journalistes, ils exagèrent ! Ils nous font l’avenir à la merde ! Ça devient la fin du monde !

– ...

– Pour l’instant, je ne comprends pas tout ! Je peux juste dégueuler à mon aise ! Quelle pourriture !

– ...

– Je suis convaincue que la police pense la même chose.

– ...

– Cette vieille saloperie ! Elle est rusée et perfide ! Elle est complice ! Et ce n’est pas d’hier !

La vieille femme roule des yeux si horribles qu’il a peur qu’elle l’étrangle. Il replie le journal et le fourre dans sa poche. À présent, des clients s’empressent de payer leur note au comptoir. Il se dirige vers les toilettes pour dames.

\*

Les portes battantes n’arrêtent pas de s’ouvrir et de se refermer. Chaque fois que quelqu’un apparaît, il pense que c’est elle, mais chaque fois, c’est une inconnue.

– Où est-elle passée ? Elle le fait exprès ?

Et la caissière qui lui lance :

– Vous avez l'air d'attendre quelqu'un !

Il lui répond avec froideur d'un signe de tête.

Quelque chose ne va pas. Ce n'est pas normal. Il faut qu'il bouge, qu'il marche. Il commence à se sentir mal, un malaise nauséux au creux de l'estomac.

Au bout de quelques instants, il s'approche des portes, essaie de voir à l'intérieur. Les femmes qui entrent et qui sortent le regardent toutes avec méfiance.

– Excusez-moi... Pouvez-me dire...

– Quoi donc encore ?

– Avez-vous vu une jeune femme blonde à l'intérieur ?

– Les toilettes sont vides, monsieur ! Et puis, ne restez pas là, sinon je vous signale à la patronne ! Y en a marre de tous ces voyeurs qui nous matent sans arrêt ! Allez, filez ! Dégagez, espèce de vicelard !

Tout en s'éloignant, il a des pensées bizarres.

« Et si elle s'était pendue ? Elle pourrait s'être tranchée les poignets dans un endroit où je ne peux pas entrer, ou bien prendre une triple dose de médicaments. Ce n'est pas possible ! Cela ne peut pas arriver ! »

Pourtant, il attend maintenant depuis si longtemps...

« Mais où est-elle ? »

La réponse est évidente. Elle est partie. Les femmes font cela tout le temps. Il a entendu ces mots des milliers de fois. Il les a même prononcés. Il le sait fort bien.

Un long moment s'écoule, puis il sort du restaurant.

Sur le parking, des camions, des semi-remorques, des voitures inconnues qui se garent, d'autres qui partent. Le ciel est noir. L'air froid tourbillonne autour de lui. Son cœur bat très fort. Il va à sa voiture, ouvre la portière : personne !

Évidemment, les portières étaient verrouillées.

Soudain, il entend quelqu'un parler. C'est elle qui s'avance d'un pas nonchalant. Elle sort un poudrier de son sac à main et se farde. Elle s'arrête et le regarde.

Il se met à tourner autour d'elle, le cou rentré dans les épaules.

– Ou étais-tu ? demande-t-il.

Elle ouvre grand les yeux.

– C’est à toi qu’il faut poser la question. Je t’attends ici depuis une éternité !

Il la regarde comme s’il attendait qu’elle dise autre chose, qu’elle s’explique, mais elle ne le fait pas. Elle répète qu’elle l’attendait dehors et ajoute avec un petit sourire narquois :

– Tu ne pensais pas m’avoir perdue ? Si ?

Elle ouvre la bouche pour crier, mais aucun son n’en sort.

– Allons-y ! lance-t-il en faisant un pas en avant.

On entend leurs pas qui crissent sur le gravier du parking. Autour d’eux, le vent fait voler des bouts de cellophane. Des sacs en plastique traînent de toutes parts, aux pieds des arbres, ou empêtrés dans leurs branches. Un chien mouillé pisse contre un poteau. Ensuite, la pluie arrive en diagonale, d’énormes gouttes giflent le bitume avec un bruit soyeux.

La main posée sur la poignée de la portière, elle reste comme ça, sous la pluie qui coule le long de ses joues et de sa nuque. Elle ferme les yeux et se passe le bout de la langue autour des lèvres. Un cerf-volant cassé claque dans un arbre.

– Ben, qu’est-ce que tu attends ? Installe-toi dans la voiture !

– Excuse-moi, je suis ailleurs...

– Sans blague !

– Ne me fais pas passer pour un monstre, une victime ou quoi que ce soit !

– Chérie, je ne sais pas de quoi tu parles !

– Peu m’importe ce qui arrivera...

– Si cela peut t’aider à te détendre !

Pour la première fois, elle se met à rire.

– Écoute ! Toute ton existence, tu as eu besoin que d’autres te disent ce que tu devais faire ! Eh bien aujourd’hui, personne ne peut t’aider ! Tout ce que je sais, c’est que tu vas trouver un moyen de sortir de ce foutoir dans lequel tu t’es fourguée ! Je t’aime et le sentiment que j’ai pour toi ne changera jamais, quoi qu’il arrive !

– Et nous vivrons heureux jusqu’aux derniers jours ! dit-elle d’un ton clownesque.

– Tu es stupide !

Ils s'installent dans la voiture qui démarre et s'engage sur le pavé mouillé de la voie rapide.

Son lourd roulement expire presque aussitôt, comme le bruit d'un avion qui traverse rapidement un épais nuage. Le trafic est nerveux. Ils partent vers le Sud.

Une sirène de police monte, de plus en plus aiguë, comme pour se frayer un chemin dans les files de voitures. On entend les cris grinçants des mouettes qui tournent et virent, et paraissent planer, soutenues par des fils invisibles.

– Qu'est-ce que c'est ? Ça sent la chair brûlée... Accélère ! dit-elle.

Il obéit et s'engage dans une bretelle du périphérique.

Plus bas, des carcasses de béton sans ventre baillent devant un terrain vague. Tout près, un bâtiment pareil à une boîte d'allumettes semble les contempler d'un œil morne. Tous les immeubles alentour paraissent identiques. Maintenant, à côté de lui, elle dort. Il baisse la vitre gauche, la seule qui fonctionne et met la radio. Billie Holiday chante *Happy to be sad* de sa voix de velours qui se déchire. L'air, chargé de fines particules de poussière, danse dans la lumière, en formant d'étranges motifs.

Au loin sur la mer, les bateaux sont rassemblés comme des papillons qui butinent : trente, quarante bateaux, presque les uns contre les autres, ouverts à tous les vents, dans le chaos et la multiplicité des choses.

L'aiguille de la jauge est au rouge. Trop fatigué pour s'arrêter prendre de l'essence, il continue.